

LES GENS D'ICI

Légendes d'ici

Pièce de théâtre

Compagnie du tout vivant

Version ville de Floirac (2023)

Écrite par Thomas Visonneau à partir de collectages

8091 mots

45212 signes espaces comprises

Prologue

Intermède 1 : son Sybirol + Medley Thomas en immersion + piano

Chapitre 1 : D'ici

Intermède 2 : Medley collégiens 1

Chapitre 2 : Une « rose » dans chaque école

Intermède 3 : son Camille R + Piano

Chapitre 3 : Le conte des petites mains

Intermède 4 : les toutes petites actions + Medley collégiens 2

Chapitre 4 : Fleuve

Intermède 6 : chanson « les gens d'ici » + Medley final

Épilogue

PROLOGUE (Thomas)

Je ne viens pas d'ici.

Moi, je suis d'ailleurs.

Bergerac.

Cent-dix kilomètres à l'Est.

Je suis né plus loin encore.

Vertou, une petite ville au sud de Nantes.

Trois-cent cinquante kilomètres au Nord.

Je voyage avec des spectacles dans les valises et la tête depuis plus de dix ans.

Des endroits j'en ai vu – des villes, des villages, des lieux-dits, des places, des rues.

Des gens aussi, et surtout – férus de théâtre, ou pas, plus ou moins jeunes, heureux d'être là, au pas, des spectateurs qui forment un groupe plus ou moins compact et dense devant un espace plus ou moins sacré : la scène.

Aujourd'hui je suis à Floirac.

44° 50' 15" nord, 0° 31' 29" ouest.

Devant vous.

Et l'aventure que j'ai menée ici avec les gens formera la légende de ce soir.

J'ai récolté des histoires comme on laisse fleurir une graine dans la terre pour qu'elle devienne quelque chose.

J'ai écouté des voix comme l'on en empreinte souvent pour aller d'un point A à un point B.

J'ai déambulé dans la ville sans autre objectif que celui d'être là et de ressentir l'énergie, le flux – le petit mystère au milieu du dédale des rues.

Depuis 2019 je viens régulièrement à Floirac, mais cela fait deux ans, à peine, que je fais partie du décor, auréolé du titre d'artiste complice à la saison culturelle de la ville.

Je voulais avant tout rendre hommage à une ville et ses habitants, raconter la France d'aujourd'hui en regardant la vue d'une petite fenêtre, essayer modestement de restituer le particulier de l'universel et l'universel du particulier.

L'idée est aussi simple qu'une petite gommette que l'on colle sur une carte pour dire : j'y ai été. Tenter de faire de cette gommette le centre du monde – ou du moins l'épicentre d'un volcan d'histoires et de destins, de signes et de sensations, de motifs et d'émotions.

Je me suis lancé dans les rencontres sans plans précis, ni attentes.

Pages blanches pour croquer ce qui est.

Anonyme parmi d'autres gens vrais.

Quand on a le nez collé quelque part, on ne voit plus grand chose.

Quand on débarque subitement quelque part, on fait attention à tout.

En tout cas c'est ce que j'ai essayé de faire.

Simplement se rendre dans des endroits avec un dictaphone et la curiosité nécessaire à un tel projet.

Ne rien demander en retour.

Entrer, comme par effraction consentie, dans la vie des gens.

Capter les voix, les voies-prises, les bruits et les silences.

Faire de ce spectacle non pas un hommage mais l'écho d'un chant.

Un chant inconnu, quelque part entre la rengaine et la fable urbaine.

Et faire en sorte que cet écho trouve des résonances infinies.

C'est le refrain du temps qui passe – et qui passera.

Et les histoires racontées par ceux qui l'ont bien voulu nous donnent des prises pour ne pas tomber trop abruptement - accrochés que nous sommes à la paroi de la vie.

Je tenais à inviter Mathieu pour porter ces légendes à mes côtés ce soir parce qu'il me semble important d'ouvrir les sens au maximum.

Pour créer des courants d'air, il faut toujours ouvrir au moins deux fenêtres.

Un triangle offre plus de possibilité qu'une ligne droite.

La polysémie des voix parlera toujours d'elle-même.

Il y a les gens, moi qui ai collecté et lui qui a composé.

Comme ici à Floirac il y a des hauts, des bas et un pont (à venir).

Belle soirée à tous.

La vie est aussi décousue qu'une étoffe fragilisée par les saisons.

Ce spectacle sera ainsi.

Un concentré d'ici, sans autres fil que celui, rouge, noir et or comme le blason de Floirac, de la ville et ses habitants.

Rencontrer les gens d'ici, donc.

Rien de plus, rien de moins.

Et faire remonter les légendes d'ici.

INTERMEDE :

- Son sur Sybirol

- Medley Thomas en immersion

CHAPITRE 1

D'ici

(Mathieu)

Voici ce qu'on trouve comme descriptif de la ville sur le site de la mairie de Floirac :

Thomas – Située à quelques minutes de Bordeaux centre, Floirac fait partie des 28 communes de Bordeaux Métropole. Elle est desservie par les accès 23 et 24 de la rocade. Bientôt, le pont Simone Veil la reliera directement à la rive gauche de Bordeaux.

Superficie : un peu plus de 8 km² soit environ 850 hectares.

Nombre d'habitants : 18.278.

Bon. Cela ne dit pas grand-chose des gens d'ici. Essayons un autre site.

Wikipédia, au hasard :

Thomas – Floirac est une commune du Sud-Ouest de la France, située dans le département de la Gironde (33270), en région Nouvelle-Aquitaine. Située dans l'Entre-deux-Mers, sur la rive droite de la Garonne, au sud-est du quartier de la Bastide, Floirac est une commune limitrophe de Bordeaux. Elle fait partie de son aire et de son unité urbaine. Au sud, le ruisseau de la Jacquotte marque la limite avec la commune de Bouliac, de la Garonne à la commune de Tresses.

Bon.

Cela en dit peut-être un peu plus mais c'est encore loin des légendes d'ici...

Internet a le chic de donner des données mais d'ôter les hôtes.

Ah, voilà quelque chose de parlant :

Thomas – En 1923, Floirac comptait environ 5000 habitants. 100 ans plus tard, Floirac compte plus de 18000 habitants. Augmentation : plus de 350 % sur un siècle.

Bon.

C'est un début.

Autant commencer les histoires des gens d'ici par l'Histoire (avec un grand H, d'ici). Je lis aussi :

Thomas – Le nom de la localité est attesté sous la forme Floyrac en 1289. Datant de l'époque gallo-romaine, le nom de Floirac peut soit signifier « l'endroit (où il y a) des fleurs », soit rappeler le souvenir d'un certain Florius. Une villa gallo-romaine Floriacus est attestée par le testament de l'évêque Bertrand du Mans rédigé vers 615-616. Pour ce qui est du blason : les abeilles symbolisent le passage de Napoléon 1er à Floirac, la roue dentée représente l'industrie lourde et métallurgique et la comète, l'observatoire. La couleur rouge « sang » représente le courage et le pouvoir créatif et la couleur « or » marque la générosité et la bravoure ou la persévérance.

Allez : on éteint l'ordi et on sort dans les rues.

M 270, 11 avenue Pierre Curie – devant l'esplanade des Libertés. Des enfants jouent, tapent dans des ballons, roulent sur des vélos, courent au hasard et les parents discutent en les regardant. Des collégiens ont envie de sécher les cours et un groupe de filles répète une chorégraphie de K-pop devant les vitres-miroir de l'école Pierre et Marie Curie.

Impasse des maternelles – en face de la Maternelle Pasteur. Une maison de fonction proposée par la mairie aux nouveaux fonctionnaires attend qu'on raconte une partie de son histoire.

26 rue Federico Garcia Lorca – près des roseaux floiracais. Barre d'immeubles moderne où les confinements n'ont pas dû être faciles. L'étang n'est pas loin et l'on entend les oies quelque fois qui essaient de chanter – mais elles ne parviennent qu'à hurler les pauvres. Les interphones fonctionnent mal et les ascenseurs tombent souvent en panne.

Avenue du Président François Mitterrand – Parc du Castel. Sur les bancs, des jeunes écoutent de la musique qui sort d’une enceinte posée sur une trottinette électrique. Plus loin, de jeunes parents profitent de l’herbe pour jouer avec leurs bouts-de-choux. Il y a quelques jours, Eloïda, une petite fille portée disparue après sa journée d’école, sera finalement retrouvé là le lendemain matin, après une nuit passée dehors.

Chemin de la Burthe – Domaine de la Burthe. Terrain de sport. Petits chemins. On vient promener le chien. Les chevaux nous regardent et les lotissements, plus loin, nous promettent une vie clôturée – pour un peu on entendrait ronronner la machine à laver.

1 rue Voltaire – au centre du Parc du Rectorat. C’est une autre ambiance. Le centre social attend lui aussi qu’on raconte ses légendes. Il y a des dessins, des peintures, des collages aux murs. Et autour des grappes de jeunes qui mangent des chips, boivent des sodas et fument des clopes électroniques.

L’Escale, 4 rue de Corneille – quartier de Dravemont. Au pied des tours, un petit local pour grand rêveurs. Nous nous y arrêterons plus longtemps là-aussi.

Domaine de Sybirol – en face du cimetière. Les grands arbres cachent la demeure et la chartreuse. Il paraît qu’il y a une vue magnifique sur Bordeaux de la terrasse du domaine. A quelques mètres, les morts chantent sous terre leurs histoires illustres en narguant les nouveaux lotissements et l’Observatoire.

Ici il y a un haut et un bas.

Tout endroit a son envers.

Envers et contre tous.

Et finalement ici, le haut n’est pas si haut que ça.

Et le bas touche presque l’eau.

Ici, les routes sont tout sauf droites.

Elles forment d’étranges lacets qui lient et relient le bas d’en haut – le haut du bas.

Là des panneaux.
Là des rues.
Là une avenue.
Là une balançoire.
Là un observatoire.
Là un bout de trottoir.
Là un parc.
Là une place
Là un cimetière.
Là un nombre pair.
Là une église.
Là une mairie.
Là une école.
Là une tour d'immeuble.
Là un champ.
Là un lotissement.
Là un tournant.
Là un rond-point.
Un tobogan.
C'est du nouveau.
C'est du plus ancien.
Ici, il y a tout un mélange qui s'arrange d'un rien.

Les badauds d'en haut et du bas s'en vont et viennent – il y a des arbres qui eux ne bougent pas et qui les regardent, racines fièrement cachées dans le sol d'ici.
Il y a des oiseaux aussi, qui chantent et planent dans le vide – qu'il soit haut ou bas.
Il y a des fleurs qui poussent sans qu'on les voit vraiment pousser.
Il y a des vélos qui peinent dans les montées.
Des trottinettes qui filent en descentes.
Ici le tram est en haut et le bus se débat.

La Garonne coule, immuable, en contre-bas.

C'est la Gironde.

C'est l'entre-deux mers.

C'est des nuages bas comme sont hauts les grands immeubles et les tours.

Ici ça vit vite et voilà – melting-pot floiracais, disons ça comme ça.

Que l'on soit en haut en bas, les idéaux vivent forts.

C'est une ville-village ici, qui ressemble à une orange – une orange ou une pomme : on présente aux invités l'assiette et dessus, les quartiers.

Ici c'est bobo, populo, écolo, fauché, fâché, facho.

Ici c'est exactement la France sur huit kilomètres carrés.

Un joyeux et violent bordel au-dessus duquel croassent les corbeaux.

La radio résonne aussi – où l'enceinte connectée bien calée sur un banc.

On regarde le jour tomber lentement.

Esplanade des libertés.

On grille une cigarette quelque part.

Les collégiens sortent des grilles.

Un dernier café avant de décoller.

Ici, on est parti pour rester.

Son collecté : Justine Adenis

Et puis pas très loin on construit un pont.

Un pont c'est tout un symbole – c'est bien plus que du béton.

C'est graphiquement et métaphoriquement un engagement.

Un lien.

Une façon délibérée de contourner la nature en la dépassant.

Ce pont relira la rive gauche et la rive droite, enjambant la Garonne comme la Tour Eiffel enjambe la Seine dans la célèbre chanson de Charles Trenet – « Y'a d'la joie ! ».

Ce pont changera considérablement Floirac, c'est certain.

De l'un ou l'autre côté du fleuve, pour qui regarde les grues et les camions, les bateaux et les coulées de béton, les mois et les saisons, une étrange impression de suspension se fait sentir au fur et à mesure que le projet avance.

C'est comme si brusquement le temps devenait matériel.

L'Aréna avait déjà donné le la.

Il est de plus en plus loin le temps où Floirac était un grand champ.

Déjà le bas se prépare.

Et le haut regarde.

Les coteaux formeront toujours une frontière.

Et ce pont narguera les éléments et les politiques, les habitudes et les souvenirs, pour créer de nouvelles passerelles.

Ce n'est ni bien ou mal.

C'est la marche du monde.

Personne n'y peut rien.

C'est comme marcher sur la Lune : c'est magique et en même temps ça tue un peu le rêve.

Aujourd'hui on entend l'écho des travaux.

Demain on se promènera, on s'arrêtera, on fera des selfies, on pédalera sur ce pont Simone Veil.

Et la Garonne continuera de couler.

INTERMÈDE: Medley Ados 1

Chapitre 2

Une « Rose » dans chaque école

(Mathieu)

Bonjour, moi c'est Roselyne.

Comment on fait on se serre la main, ou...

On ne sait plus maintenant.

Avec le Covid, on a arrêté de se faire la bise pour un oui pour un non.

Ce n'est peut-être pas plus mal...

Je m'écarte là : Enchanté.

Vous avez trouvé facilement ?

Attendez, je gare mon vélo et je suis à vous.

Voilà, on ne va pas partir bien loin mais enfin...

C'est donc cette maison.

6 Impasse des maternelles.

C'était important pour moi de vous emmener là.

Cette maison... bah c'est le lieu le plus important pour moi, pour nous, parce que ça a été un camp de base.

J'y suis arrivée toute seule, dans les années 90, ça commence à faire !

Je ne suis pas d'ici moi.

Dans l'éducation nationale c'était difficile d'avoir un poste sur Bordeaux mais Floirac c'était des postes pas trop compliqués à avoir parce que... quand même, Floirac, commune difficile, REP, mais avec cette proximité de Bordeaux du coup, j'ai foncé !

Et vous savez quoi ? J'y bosse encore !

École Jean Jaurès, qui est... un petit peu plus par là.

Et je travaille aussi à l'école plus en haut, Camus.

Ce sont les deux écoles les plus en difficulté de la ville.

Ils ont besoin de personnels spécialisés et moi je bosse dans un RASED : réseau d'aide

spécialisée aux élèves en difficulté. Dans ces RASED (qui vont bientôt disparaître parce qu'on apparaît dans aucun texte officiel et c'est bien connu quand on ne parle pas des choses, ça meurt) il y a une psychologue scolaire qui fait de l'évaluation – mais pas de la thérapie –, il y a une rééducatrice aide-relationnelle, c'est à dire qu'elle prépare l'enfant à devenir élève, ce qui n'est pas du tout intuitif pour beaucoup, et puis moi, qui suis aide-pédagogique.

Je suis à un an de la retraite et je n'ai pas changé de secteur – avec le barème que j'ai je pourrais aller dans les beaux quartiers de Bordeaux sans problème.

C'était difficile à l'époque d'avoir un logement de fonction – quand on était seule, une maison comme ça qui est grande...

J'ai demandé un rendez-vous au maire de l'époque – j'avais tout bien préparé, j'avais un bon argumentaire.

Et ce n'était pas du pipeau, c'était vrai : je ne voyais pas pourquoi moi qui n'avais pas constitué une famille, je n'avais pas droit à un logement de fonction.

Et ça a marché.

En fait ce logement c'est un deal : tu as la jouissance de ce logement de fonction communale et en échange tu dois des travaux, des permanences le week-end, des choses comme ça...

Et je suis resté 17 ans ici.

J'y ai vécu seule puis j'ai rencontré mon compagnon actuel.

Et cet homme m'a terriblement donné envie d'avoir des gamins, ce qui n'était pas du tout prévu, moi je n'étais pas une maman... je ne me projetais pas maman quoi.

C'est quelqu'un d'autre qui m'a donné envie, qui m'a dit que j'étais une maman potentielle très... bien ! et qui m'a convaincue.

Il a mis quelques années quand même ! C'est pour ça que... 17 ans !

Et puis du coup, bah... mes gamins c'est leur première maison.

Ici. Celle devant laquelle on se trouve.

Elle est étonnante cette maison, hein ?

Tu as du gravier sur le toit, tu entends tous les oiseaux, tous les chats qui marchent.

Elle est bordée sur trois côtés par des jardins et sur un côté elle donne sur l'espace de la maternelle qui est juste à côté.

Et ça a été un champ d'exploration pour mes gamins fabuleux.

J'en ai parlé hier soir avec ma plus petite, parce que le grand a quitté la maison – je lui ai dit que j'avais choisi ce lieu pour nous rencontrer et elle m'a sorti de ces trucs !

Des trucs que moi je n'avais pas mis en... que je n'avais pas vraiment formulés !

Elle m'a donné ses « souvenirs prioritaires ».

Je trouve l'expression charmante.

Souvenirs prioritaires

Allez, suivez-moi, on va rentrer.

J'ai appelé le locataire actuel, il est d'accord !

Il m'a dit « Roselyne, fais comme chez toi ! »

Tout le monde se connaît vous savez ici.

Floirac c'est un peu une ville-village.

Donc le jardin.

Bon, ça a bien changé...

Là, mon conjoint avait construit une cabane extraordinaire, avec deux étages, un plan incliné, mes gamins en gardent un souvenir... Et il n'en reste aucune trace...

Là, c'était le coin aux hérissons – on avait une famille d'hérissons.

Il fallait les voir marcher dans le jardin le soir, trop chou !

C'était assez sympa pour mes gamins qui avaient accès à la nature à seulement quelques kilomètres de Bordeaux !

Ici, il y avait un pommier, un pommier fou, qui était immense, qui faisait des pommes très jolies, et dès que tu en coupais une il y avait des vers dedans. C'était un pommier habité. Un pommier aux pommes immangeables !

La piscine gonflable qui est là, elle n'y était pas. Nous, on allait à la piscine municipale.

Et là, il y avait une grande branche et on avait posé une balançoire. Une balançoire du feu de Dieu qui allait très très haut !

Et je vois que le mimosa, il est vivace. Tu le tailles, tu le coupes, il repousse.

Et là, dans ce buisson-là, il y avait nos amis préférés : des vers luisants.

Ils ne sortaient que l'été.

C'est un super souvenir : je prenais mes gamins, je les enroulais dans une couverture, les soirs d'été, c'était un rituel, et un par un on allait voir les étoiles et on allait voir les vers luisants.

C'était magique.

Voilà : 17 ans de vie ici.

Ce sont des tonnes de souvenirs !

Tenez, la première fois que mes gamins ont marché c'était là, au milieu, plus loin, devant la maison.

La première fois qu'ils ont fait du vélo sans les roulettes...

Il y a eu aussi la première fugue de ma fille !

Elle avait trois ans.

Non, ce n'est pas une blague !

Sa chambre était dans le coin. Et il y avait un truc qui ne passait pas, je ne me rappelle plus très bien les motifs... elle non plus d'ailleurs, je lui ai demandé hier.

Et on l'a vue, elle a pris sa valise, sa petite valise petit-ours-brun, elle l'a vidée, elle y a mis tout ce qu'elle aimait le plus (il y avait des gâteaux, sa poupée) et elle a dit « je m'en vais, j'en ai marre » - elle était vraiment super en colère.

Et elle est parti et ça nous a laissés... bouche-bées : aussi petite, un désir d'indépendance si fort... Wouah !

Avec son Papa on s'est dit « mais qu'est-ce qu'on fait ? » et donc on l'a suivie comme ça, on est sorti, on l'a laissée partir et elle est arrivée là, en dehors de la maison – là il y avait un mur et l'entrée du jardin public qui faisait l'angle – et elle s'est postée juste là tu vois, entre le dedans et le dehors.

Elle a posé sa valise, c'était en fin d'après-midi, je pense qu'il ne faisait pas très beau, et elle y est restée longtemps.

Nous on était dans le jardin, juste à l'entrée de la maison, à la pister pour qu'elle ne parte pas trop loin quand même, pour qu'on puisse la récupérer.

Et elle dû rester... 5, 10 minutes, nous ça nous a paru long, parce qu'on s'est dit « si elle prend la décision de partir vite, la route n'est pas loin ».

On s'est dit « bon, qui c'est qui y va ? »

On lui a donné le temps de murer le truc.

Voilà : elle a posé un acte et nous on va essayer de la ramener, lui dire que le jour tombe, elle ne sait pas chez qui aller.

Finalement on est allé la chercher et elle est revenue, simplement, alors, comme ça, sans problème.

Ça nous a donné l'impression qu'elle avait montré que vraiment il ne fallait pas... je ne sais pas, il y avait un trop plein de quelque chose... et elle s'en rappelle en rigolant maintenant !

Mais sur le moment c'était saisissant !

Tu te disais... 3 ans, elle part de la maison, elle traverse la rue, elle fait une fugue.

La fausse-vraie fugue de ma fille : ça c'est un de mes souvenirs prioritaires !

Son collecté : Roselyne Piazza

Bonjour.

Oui, c'est moi que vous devez voir.

Roselyne m'a raconté un peu...

Elle m'a dit qu'elle vous avait donné mon contact et que je pouvais vous emmener où je voulais...

Elle m'a dit « Camille, tu verras, il fait un spectacle sur Floirac, je n'ai pas bien compris, mais il écoute sans broncher et il est gentil ! »

Vous avez trouvé facilement ?

Voilà donc la rue Latimier.

Et là le 16.

Cette maison-là, c'était là où je vivais.

Là, vous voyez la fenêtre, c'est ma chambre.

Enfin c'est...c'était parce qu'on est parti de là j'avais 16 ans.

Ça ne se fait pas de regarder chez les gens mais je m'en fous, c'est chez moi un peu.

C'est assez bizarre de la revoir la maison.

Elle n'a pas changé des masses, les volets, le crépis, mais sinon...

Ce qui est violent c'est la maison à côté.

À l'époque elle était bien entretenue, c'était une très jolie maison et là... c'est juste une ruine, un squatte.

Elle faisait le double, elle a été démolie de moitié.

Je ne sais pas ce qui s'est passé...

C'était notre voisine directe – une petite mamie et elle me servait de troisième mamie de temps en temps...

Parfois un après-midi, si mes parents bossaient, ou pouvaient pas s'occuper de moi – hop : chez la voisine.

Là c'était sa chambre je crois, on rentrait par le côté, il y avait une porte d'entrée ici mais on entrait par derrière, elle avait le jardin là...

Et maintenant c'est complètement défoncé...

En fait tout a un peu bougé : là où on se trouve il y avait une maison, maintenant c'est une sorte de parking-terrain vague...

C'est comme si la ville grignotait les espaces du passé pour les digérer et en créer de nouveaux.

Pour vous expliquer le truc : Roselyne ça a été un peu... ma « maîtresse » à l'école.

Au départ c'était aussi une amie de ma mère.

Donc du coup ça a créé des liens qui sont restés – ma mère elle travaillait à l'école Jean

Jaurès, avec Roselyne du coup elles sont restées amies et nous on est restés en contact après avec Roselyne.

En fait Rose (j'ai fini par l'appeler comme ça) elle a été un peu ma nounou, comme la voisine d'à côté !

A l'époque elle n'avait pas d'enfants, je crois qu'elle n'en voulait pas (elle avait déjà tout ceux dont elles s'occupaient à l'école !) et du coup elle me gardait de temps en temps.

C'était... tout début du primaire et puis ça a duré quand même longtemps après.

Quand j'allais chez elle, c'était magique.

Elle avait un jardin avec une balançoire, des tonnes de cassettes de VHS qu'elle me laissait regarder et puis je mangeais de ces goûters !

Il y avait des hérissons dans le jardin et puis un petit parc juste en face de chez elle.

Elle avait un don pour écouter, mettre à l'aise.

Laisser faire.

Un peu comme un jardinier dans son jardin : tu plantes, tu attends patiemment que ça prenne.

Mes parents ont acheté cette maison juste avant la naissance de mon grand-frère.

Moi je suis arrivé 4 ans après.

Donc de 0 à 15 ans j'ai vécu une enfance floiracaise, ici.

Après on est parti sur Lormont.

Quand on vivait là, c'est vrai qu'il y avait un peu cette image...

« Ah, t'es de Floirac ! », « rive droite », pas très sexy, cassos, cité, voilà quoi...

Mais le quartier, en fait, il était vachement cool.

C'est tout pavillonnaire, classe moyenne, ouvrière (il n'y avait pas de riches hein) derrière il y avait la cité, c'était pas mal des salariés de la SNCF, et puis voilà... il y avait une vraie vie que quartier.

C'était vivant, c'était mixé.

C'était un peu « ville à la campagne ».

Là il y avait une mamie espagnole.

Là c'était un pépé espagnol et lui il avait des lapins, des poules, le jardin potager, tout ça !

Là, juste où on est, c'était une maison de gitans.

Avec mon frère on se disait souvent : « on n'est pas les seuls blancs mais peut-être les seuls français ! »

Il y avait une grande communauté espagnole et portugaise.

On était vraiment au cœur des années 90 : il y avait des volailles, des animaux... de la vie quoi !

Et aujourd'hui... bah je suis un peu déçu de la ville...

De me dire que... quand je vois cette friche, c'est tellement...

Vous voyez la rue, il y a bien 5 maisons en moins que depuis mon époque.

L'époque où Roselyne était ma maîtresse d'école, puis ma nounou...

Aujourd'hui encore, attention, Roselyne je la vois encore !

Et je lui dis souvent « tu m'as pas mal sauvé, tu sais ? »

Parce que l'école c'était vraiment pas fait pour moi.

Elle m'a pris sous son aile et m'a vraiment aidé.

Si aujourd'hui je suis cool, épanoui, que j'aime la vie, tout ça, je pense que c'est en partie grâce à elle.

Elle est à l'écoute.

C'est... je ne sais pas.

C'est difficile de parler des gens qu'on connaît bien.

Surtout quand on les a connus il y a ... longtemps.

Aujourd'hui ?

Je suis coiffeur et j'ai un salon de coiffure mixé galerie d'art.

Sur Bordeaux.

... Qui aurait cru !

Et oui, c'est moi qui la coiffe Rose !

Vous n'avez pas remarqué : elle est très coquette, elle prend soin d'elle.

D'élève en décrochage scolaire complet, je suis devenu amoureux de l'art et coiffeur, en autre, de ma maîtresse et nounou !

Certainement que sans Rose, cela n'aurait pas tourné comme ça.

Je dis souvent un truc que je pense très fort : il faut une Rose dans chaque école.

Ça sonne comme un slogan :

Une Rose dans chaque école.

Intermède 3 :
- Son collecté : Camille Rapin
+ piano

Chapitre 3

Le conte des petites mains

(Mathieu)

Il était une fois, en haut des coteaux, des tours.

Il était une fois... disons plutôt pour être plus précis : il était un fait.

Car c'est un fait, dans cette histoire, tout reste une question de foi.

Bref.

Il était une fois des tours.

Ces tours étaient hautes, presque aussi hautes que les coteaux eux-mêmes – du moins symboliquement.

Elles ont eu plusieurs couleurs ces tours – aujourd'hui elles sont noires et blanches.

C'est un fait.

Damier triste des jours de pluie.

Plateau d'échecs des nuits de tempête.

Films muets des journées d'été trop chaudes.

On leur a donné des noms à ces tours – des noms d'artistes, peut-être pour faire oublier les curieux bâtisseurs.

Blaise Pascal – mathématicien, philosophe.

Corneille – dramaturge.

Car qui connaît réellement les noms et prénoms de ceux qui ont dessiné les plans, imaginé les tracés, conçu le bâti ?

Se cacher derrière des hommes illustres c'est plus rassurant.

Cela aussi c'est un fait.

Bref.

Au détour d'une conversation, quelqu'un, pas plus haut que trois tours, a même dit que ça faisait penser à New York.

Il était une fois, donc, le New York d'ici.

Entrez, n'ayez pas peur, c'est soirée tours-ouvertes.

Son collecté Fabrique Citoyenne

Dans ces hauteurs-hautes vivent plein de gens.

En fait, cela fait comme une ville dans la ville.

Une fourmilière dans la fourmilière.

Des tours sur des tours sur une planète qui fait des tours.

Près de 350 appartements.

14 étages.

12 entrées.

Pour près de 1000 habitants.

Cela représente 5 % de la ville dans un tout petit endroit.

Ce n'est pas négligeable.

C'est un fait de plus.

Et ces gens d'ici sont arrivés et arrivent encore d'un peu partout.

Au détour de curieux parcours.

Terminus sans fond ni forme – rien que la vie qui suit son cours.

Tous ces « partout » se donnent plus ou moins rendez-vous au bas des tours et dans les rues qui les relient toutes.

On vient toujours d'ailleurs pour un quelque part.

Ce quelque part c'est Blaise Pascal-Corneille.

Tout part de là en somme : des femmes, des hommes, des enfants, du ciment, quelques arbres, des touffes d'herbes, un brin de printemps dans l'air, l'hiver en suivant, des poussettes qu'on fait rouler, des chiens en laisse, des cartables d'écoliers, des scooters qui pétaradent, des voitures brûlées, des corneilles noires dans le ciel, de la drogue de la main à la main, des plans foireux, des rêves trop grands et cette phrase si belle et juste « l'homme est un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant »...
merci Blaise Pascal.

Un jour, on ouvre un petit local en bas des tours en haut des coteaux.
Ce petit local de fortune s'appelle l'Escale – nouveau nom pour dire « arrêtez-vous, qui que vous soyez, et partageons nos voyages ! ».
Dans ce petit local, il y a du café qui attend d'être bu, des ordinateurs pour naviguer dessus et des tables et des chaises pour parler, dire n'importe quoi, rêver peut-être, attendre on ne sait quoi.
Et sur un des murs de ce petit local, en encore plus petit que les radiateurs et les tuyaux de canalisation, des empreintes de mains peintes défient les visiteurs, avec dessous un prénom.
Des mains grandes comme la petite semaine – petite comme une cour de récréation.
Une vingtaine, pas plus, ni moins.
Ces petites mains dans ces grandes tours en hauts des coteaux racontent exactement ce qu'est l'Escale.
Et ce que devrait être n'importe quel détour en bas des tours.
Un effort collectif, un rêve cousu-main, un travail de fourmi, un nouveau coût humain.
Et cela aussi c'est un fait !

L'Escale est un radeau construit par des aventuriers pour voguer sur de nouveaux océans entre les tours.
Ces aventuriers ont inventé un collectif qu'ils ont nommé de deux noms – deux simples noms qui disent tout le reste : entraide et solidarité.
Ce conte ne raconte rien d'autre que les tours et l'arrivée de ces curieux aventuriers.
Ils s'appellent Marie-France, Solé, Michel, Monique, Abdel...
Ils ont fait de l'Escale leur base.
Il faut simplement imaginer ce que cela représente : des gens qui se réunissent pour vivre mieux la vie qu'on leur a donnée.
Des rêveurs de mieux qui tentent d'infléchir le cours ordinaire des choses.
Des pionniers des tours qui veulent détricoter tout doucement les chaînes qui, faute de les relier, les empêchent et les emprisonnent.

Ce conte, c'est C. qui me l'a raconté, dans une salle du centre social, à quelques mètres des tours.

C. est la présidente de l'association UNIR qui porte le centre social et un EVS (Espace de vie social) qui se trouve en bas des coteaux.

C. est une ancienne médecin – on ne peut pas trouver meilleur symbole.

Quand elle parle, les mots sortent de sa bouche en une gouaille franche qui rappelle Jean Gabin.

Elle est à l'initiative du collectif, c'est elle qui plante dans l'esprit des habitants des tours la graine qui plus tard donnera l'Escale.

Tout est une question de personne.

« Il faut se bouger », dit-elle, « se bouger, sinon il ne se passera rien ! »

C. raconte aussi qu'en plus du centre-social, une autre structure est là en relais, en bas des tours : la Fabrique Citoyenne.

« En fait, c'est un service mis en place par la mairie pour aider concrètement les habitants dans leurs démarches, répondre à leurs questions, les aiguiller... »

Et cette Fabrique est au cœur de notre conte car, comme le centre-social, elle permet aux rêveurs de l'Escale de se sentir moins seuls et d'être accompagnés.

Le collectif Entraide et Solidarité se propose d'agir.

Sans détours.

C'est une question de foi.

Vous voyez on y arrive !

C'est un fait de plus !

Agir donc : expliquer une facture d'eau, redécorer les façades, organiser des repas, des temps d'échanges, des voyages, mettre en place un projet culturel avec la réalisation d'un film, d'une pièce de théâtre...

Et ça marche !

Et c'est le point d'orgue de ce conte.

Ça marche tellement bien qu'il serait impossible désormais d'imaginer les tours sans

l'Escale.

Il existe de nombreuses traces de leurs actions un peu partout.

Le collectif a même été jusqu'à Lyon présenter leur film.

Ici, c'est une fresque pour décorer l'entrée de l'immeuble.

Là c'est un fil qu'on a tendu entre deux poteaux pour former une « grande guirlande à idées » pour permettre aux habitants de noter leurs rêves sur des bouts de papiers et de les y accrocher avec des épingles à linge.

Là c'est « stage cuisine pour les plus jeunes » dirigé par Michel, ancien cuisto de l'EHPAD.

Vous voyez qu'il s'agit bien de foi.

Et de fait.

Pour faire du temps une fête !

Car la fête n'est pas réservée qu'à une tranche d'âge !

- Faut bien aussi que les séniors ils fassent des choses entre-eux, dit un jour Michel. Parce que, ce qu'on s'est rendu compte, c'est que la ville de Floirac, comme beaucoup de communes d'ailleurs, faisait beaucoup de choses pour les jeunes. Alors nous comme on a dit : OK. On est partant pour régaler les jeunes, mais on fait quoi pour nous ? Et c'est elle, elle là, qui a créé le bordel quoi !

Et Marie-France de répliquer :

- Il y a trois ans j'ai tapé sur la table et j'ai dit : mais j'en ai rien à faire des gosses moi ! Il n'y a pas que les gosses qui vivent ! Et nous ? Les vieux ? On a rien pour nous ! On ne fait pas de voyage, on fait rien ! C'est pas de la ségrégation hein mais on n'existe pas ! On nous parque ! Comme des vaches ! Alors j'ai pris le taureau par les cornes, et avec le collectif j'ai fait bouger le machin ! Et maintenant, depuis l'année dernière, on part en vacances ! Notre projet a été soutenu ! Et toc ! A l'Escale, les vieux aussi partent en vacances !

Il était une fois, en haut des coteaux, des tours.

Ces tours étaient hautes, presque aussi hautes que les coteaux eux-mêmes – du moins

symboliquement.

Mais avec un minimum d'entraide et un maximum de solidarité, certains ont pu fabriquer une communion, s'unir, relier les points isolés pour faire du désordre un grand et magnifique dessin.

Une fête dans un monde qui part en défaite.

A la fin de notre rencontre, C disait ces mots :

Son collecté : Christine Bouquet

Thomas

Les toutes petites actions

Les toutes petites histoires

Trois petits tours et puis s'en vont

Les tours sont hautes en blanc et noir

Et si on partait en voyage

Profiter deux trois jours de l'été

Il y a plein de gens de notre âge

Qui passe toute l'année dans le quartier

Hey, prend ce pinceau, tiens

Mets de la couleur un peu partout

Allez donne-moi ta main

On s'attaque à ce hall un point c'est tout

Les jeunes on ne sait pas ce qu'ils font

A trainer dans le centre commercial pourri

Il font du bruit ils font les cons

Leur monde doit être bien riquiqui

On va faire un film de tout ça

On va faire les acteurs

Arrête un peu ton cinéma

Rendez-vous sur le parking tout à l'heure

On va jouer la comédie

Tu es déjà allé sur scène
Moi je vais chanter du Johnny
Putain j'ai les frissons qui reviennent
Les toutes petites actions
Entraide et Solidarité
Les toutes petites maisons
L'immense responsabilité
On va poser nos mains sur ce mur
On va écrire en dessous nos prénoms
On va réinventer un peu le futur
On a tous le droit à un peu de joie non ?
Il y a les bulgares qui restent entre eux
Les maghrébins qui râlent plus loin
Les enfants jouent dans le parc eux
Ils s'en foutent de là où l'on vient
De toute façon on est là on est bien
Aller ailleurs, mais pourquoi faire
Je passerais à l'Escale ce matin
On boira nos cafés dans des verres
On parlera des petits enfants
On inventera d'autres petites actions
On prendra juste un peu le temps
Et puis on rigolera à fond
Tu sais que la petite elle va partir d'ici ?
Elle a trouvé un nouveau nid à Cenon
C'était un rayon de soleil mais tant pis
Trois petits tours et puis s'en vont
On va trouver des solutions ensemble
On va se retrousser un peu les manches
Mettre de la poésie dans les grands ensembles

Mettre de la joie dans nos tristes dimanches

Oui des toutes petites actions

De toutes petites histoires

Trois petits tours et puis s'en vont

Les tours sont hautes en blanc et noir

Chapitre 4

Fleuve

(Mathieu)

Le fleuve désigne à la fois un cours d'eau important et à la fois ce qui coule, s'écoule.

On peut penser à la Garonne et aussi aux larmes, au sang.

Plus métaphoriquement, ce qui coule, s'écoule, a partie liée avec le temps, les gens, ce qui nous lie.

Le fleuve rassemble et fait frontière.

Car nous sommes un peu tous sur le même bateau.

Et nous voguons sur nos fleuves comme des navigateurs égarés, à la recherche d'un coin tranquille.

Nous vivons tous les mêmes remous, tempêtes, crues, débordements...

Le fleuve il coule de nos veines à nos rues et ce qui tente de structurer tout cela, c'est l'action politique.

J. a toujours été militante et le fleuve (la Garonne) est une de ses passions.

Elle a cela dans le sang : cette volonté de changer les choses, de rendre la vie des gens meilleure, de la transformer, créer des ponts.

2015 : crise migratoire en Europe, principalement dû à la guerre en Syrie.

Attentat contre Charlie Hebdo.

J. décide de s'engager davantage.

De prendre le fleuve de la société à bras le corps.

Parti socialiste.

Puis 2017 : Benoit Hamon, Génération.

2020 : Nouvelles élections municipales.

J. intègre, en pleine pandémie, la liste électorale de Jean- Jacques Puyobrau, et devient élue.

Elle tient une partie de la barre de ce grand navire qu'est la ville de Floirac aux côtés du maire et de ses conseillers.

Sa vie a changé.

Ses engagements ont pris une direction différente.

Plus de responsabilités.

Davantage de concret.

Elle part à la rencontre des habitants de la ville, tient des permanences, organise des tables rondes, participe à des réunions, donne son avis, se bat pour des causes qui lui tiennent à cœur, apprend l'art délicat du compromis et des négociations.

Au milieu du grand fleuve municipal, sa ligne d'eau plus spécifique à elle tient en quatre mots : « Renouvellement urbain et habitat ».

Dans le nouveau Floirac en pleine expansion, elle se dit qu'elle a un rôle à jouer.

Elle veut apporter sa pierre à l'édifice.

C'est peut-être moins concret que ses vidéos – J. est vidéaste – moins tangible que le fleuve et moins nostalgique que ses idéaux de jeunesse quand elle dévorait les bandes dessinées satiriques et rêvait d'un monde meilleur mais cela rejoint toutes ces préoccupations.

L'action politique, aussi ingrate qu'elle puisse être (surtout dans une époque où l'on jette souvent l'opprobre sur les garants d'un quelconque pouvoir), structure sa citoyenneté et donne consistance à la ville dans laquelle elle vit.

Ce soir-là elle marche dans le bas Floirac.

Rue Marcel Sembat.

Elle marche comme coule la Garonne, tranquille, imperturbable.

Il y a du printemps dans les arbres et les vents, des voitures qui passent et puis le bus de temps en temps.

Des collégiens par grappes.

Des parents.

Rue Roger Salengro.

Avenue Jean Jaurès.

Elle repense aux années passées.
Elle fait le compte.
Sa vie défile comme toutes les vidéos qu'elle a tournées.
Elle marche.
Autour d'elle la ville lui chuchote ce qui se prépare.
Chemin Richelieu.
Des grues définissent de nouveaux terrains de jeu.
Elles sont immobiles dans cette fin de journée.
Silhouettes trop hautes et mal fichues qui semblent défier la poésie elle-même.
Elle se dit qu'il faudrait organiser une nouvelle réunion d'habitants à la M.270.
Quais de la Souys.
Elle prend la direction de l'Arkéa Arena.
La nuit ne va pas tarder à tomber.
Les maisons vont s'allumer – comme des maisons de poupées.
Les barres d'immeubles vont se remplir.
Elle s'arrête devant les grands travaux du pont Simone Vieil.
Un jour la rive gauche et la rive droite vont se rejoindre.
Charles Trenet chante « Le soleil a rendez-vous avec la Lune ».
J. a dans la tête un autre refrain : « La rive gauche a rendez-vous avec la droite ! ».
Rue Jules Guesde.
Elle marche
Rue Émile Combes.
Elle marche.
La terre est immense mais c'est ici, ce soir, qu'elle marche.
Pas après pas.
Elle donne son poids au reste du monde.
Les lampadaires vont s'allumer.
Former une guirlande vue du ciel.

Il flotte dans l'air une odeur d'oignon, de pomme de terre-sautée.

Une trottinette passe.

Une hirondelle.

Rue des pêcheurs.

Parc des étangs.

Elle marche au milieu des oies et des ragondins.

Cela faisait longtemps qu'elle n'était pas venue.

On passe notre temps à courir après la montre.

Elle s'assoit sur un des bancs en bois qui regardent l'eau.

Ce n'est pas un fleuve, c'est juste une petite larme en plein cœur de la ville.

Certains rangent les cannes à pêches.

Des jeunes sont sur leur portable et rigolent par intervalles réguliers.

Plus haut, les coteaux observent la scène à la dérobée.

Le haut Floirac semble déjà endormi.

Soudain, elle aperçoit une silhouette connue.

Sur le petit ponton en bois.

Une jeune femme.

Oui, c'est bien elle.

Ch.

Ch. faisait le ménage chez elle il y a quelques années.

Elle n'est pas toute seule dans le parc. Elle porte deux enfants dans ses bras.

Deux petites jumelles de moins de deux ans.

Un homme est aussi avec elle.

J. s'approche.

C'est comme si tout devait se passer exactement comme ça depuis la nuit des temps.

Les oies se mettent à cacarder en battant des ailes – leur façon à elle de repousser encore un peu la nuit qui arrive.

- J ? Cela fait plaisir de vous voir !

- Bonsoir Ch. Petite promenade en famille ?

- Oui. On vient de temps en temps ici mais ce soir c'est spécial. C'est notre rituel. Tous les ans, on prend les filles en photos ici. C'est une idée de monsieur. Regarde chéri, c'est J. chez qui je faisais le ménage.
- Bonsoir.
- Bonsoir. Elles sont adorables.
- Merci.
- Et vous les prenez en photo tous les ans à la même heure au même endroit ?
- Oui. Après on pourra voir l'évolution.
- C'est super.
- Mais comme vous êtes là, vous pouvez nous prendre avec elle ?
- Évidemment.
- Comme ça on aura une photo d'elles seules et puis une autre en famille.
- Mettez-vous en place.
- Oui, d'autant plus qu'il fait déjà un peu noir.
- Souriez.

Photo.

Clic.

La famille de Ch. se retrouve figée pour l'éternité avec l'étang derrière et la nuit qui enveloppe Floirac comme un voile sombre. J. sent un immense sourire monter au fond de son ventre. Ce rituel de la photo, ces deux jumelles qui viendront tous les ans, à cette période, sur ce ponton, à la fin de la journée, se faire tirer le portrait par leurs deux parents, tout cela parle de sa propre histoire.

Tisse les fils de sa propre légende.

La politique s'incarne ici, se dit-t-elle.

La cité s'exprime et les gens s'offrent des cadeaux.

Pour plus tard.

Pour maintenant.

Elle rend le téléphone portable à Ch. sur lequel les photos attendent d'être regardées,

commentées, sacralisées.

- Ce fut un plaisir de vous revoir Ch.

- Oui, moi aussi je suis contente.

- Prenons un café à l'occasion.

- Avec plaisir.

- Votre maman va bien ?

- Oui. On vit avec elle maintenant. Depuis le décès de mon papa c'est compliqué...

- Vous êtes rue Garcia Lorca ?

- Oui. C'est bien, on ne va pas se plaindre.

- Parfait.

- Et vous, toujours à la mairie ?

- Toujours.

- C'est bien.

- Rentrez bien alors et... à la prochaine.

- Oui, à bientôt.

Refaire le chemin inverse pour retrouver son chez soi.

Couper par la voie verte.

Les jardins ouvriers dorment déjà.

Les pieds de tomates et les salades ronflent.

Des insectes grincent.

Si ça se trouve J verra des vers luisants.

Qui lui a dit qu'il y en avait par ici ?

Rue Alfred Giret.

Plus que quelques mètres.

J. repense au fleuve, au pont, aux gens du hauts, du bas.

Il fait nuit maintenant.

Il reste encore beaucoup de combat à mener.

Pour l'heure simplement rentrer chez soi et se coucher.

Elle marche.

Comme s'écoulent les fleuves de ses pensées.

Elle marche.

Ça y est : elle est arrivée.

Intermède :

- *Chanson Piano – Thomas*

+ *Medley sons collectés*

Épilogue

(Mathieu)

Évidemment il y a plein d'autres gens.

Évidemment Floirac regorge de pleins d'autres légendes.

Évidemment nous restons en petit comité ce soir – il y aura certainement beaucoup plus de monde à l'inauguration du nouveau Lidl de Dravemont dans quelques jours.

En guise d'épilogue, on pourrait faire un clin d'œil à Jo., surnommé amicalement « le tchatcheur » qui racontait :

Peu de gens savent mais sur Floirac, on trouve, au niveau du domaine de Sybirol justement, des salamandres et surtout des tritons palmés et marbrés, et c'est super rare ça !

Ces tritons sont aussi longs que mon pouce !

Ces espèces sont là, sont toujours là, au milieu de la ville qui se développe !

Et il y a même à certains endroits des alites accoucheurs, ce sont des crapauds très rares qui récupèrent les œufs de la femelle et qui les gardent avec eux pour les faire développer.

Ce crapaud est minuscule et pourtant il a le pouvoir de bloquer des projets urbains ! Je trouve ça fascinant.

Ce sont des espèces dites parapluie : si on protège ces espèces, on protège toutes les espèces autour !

Quand tu vois ça tu te dis qu'elle est là la richesse du territoire.

Elle est sociale, certes mais aussi environnementale !

Moi je dis vive les tritons marbrés et les alites accoucheurs !

Dans l'air, un peu plus bas, se cachent d'autres récits, d'autres histoires.

Big-up à ce collégien qui disait :

J'étais en quatrième, j'étais avec mes amis.

On avait pas cours le matin donc on a décidé d'aller trainer un peu à l'étang, parce qu'on y était jamais allé.

On tournait autour de l'étang... et on a vu un groupe d'oies.

Elles s'avançaient vers nous et plusieurs ont commencé à nous poursuivre !

On a pris peur et on a commencé à crier !

Un garde nous a vu et il s'est dit que nous avions fait du mal aux oies !

Et du coup lui aussi nous a couru après !

Nous courrions tous autour de l'étang, les oies, le garde et nous !

Et du coup on s'est enfui le plus vite possible.

Finalement on s'est dit que le collège était bien plus safe !

C'est difficile de mettre un point final aux gens d'ici.

Tout est vie, mouvement – tout danse, évolue, se transforme.

C'est une anarchie bien huilée.

Hommage à un certain G. (roi des fourmis de la grande fourmilière de la M) qui a ces mots :

L'anarchie il n'y a rien de plus structuré.

Répondre aux demandes des habitants, être un peu « hors ligne » comme ça, ça apporte beaucoup de choses.

C'est même impossible à décrire en fait, faut simplement le vivre.

Rester perpétuellement au contact.

J'ai reçu une dame, il y a quelque mois.

Une dame que je connaissais de vue – peu importe.

Moi j'étais en train de bosser là, un peu plus loin, il y a Jean- Pierre qui vient me voir, il me dit il « y a une dame, elle n'est pas très bien » etc... et je lui dis bah fais la venir.

Elle s'assoit, là où tu es, et elle me dis « je vous connais » je lui dis « oui, moi aussi » (je connais tout le monde ou presque, c'est inévitable) et je lui demande ce qui lui

arrive, « vous voulez quelque chose ? Un renseignement ? »

Le blanc.

Pendant 5 secondes.

Putain c'est long 5 secondes.

Vous en faites parfois des blancs au théâtre.

C'est dense.

Je me dis putain, comme je vais faire...

Et elle me dit comme ça : « je m'emmerde ».

Comme ça elle me dis.

« Je m'emmerde. »

Ok.

Après j'ai appris que son mari était mort il y a pas longtemps, donc tout un... Bref.

Moi je lui dis « bah vous allez pas vous emmerder avec nous, on va voir ensemble ! »

Donc je l'ai emmené comme ça à se questionner : qu'est-ce que tu veux faire ? C'est quoi que t'aime ? Machin etc...

Et après elle a fait des rencontres, des connaissances.

Ça a créé du lien.

C'est important quoi !

Juste permettre au lien de se faire.

Et maintenant bah elle s'emmerde plus !

Et je me dis connement : voilà une belle chose de faite !